

Dijon, 29 avril 1900.

Mon bon cher ami,

Rien n'est long comme ces reprises de travail après demi-vacances qui interrompent tout sans rien rompre - sentent quand l'absence a été plus mouvementée que de coutume, comme ce fut le cas par moi au commencement de cette dernière semaine. Je suis d'ailleurs, bien loin de m'en plaindre. Et si peu ordonné qu'est encore ma vie, je ne veux pas attendre davantage pour vous remercier du fond du cœur et s'avoir secouru ma inertie par l'idée de ce petit séjour à Tanç et de m'en avoir fait profiter avec tant de bonne grâce et de cordiale amitié. Vraiment j'ai bien besoin de

ces échanges d'idées, qui si stériles qu'ils
paraissent d'abord en résultats positifs,
ouvert, du moins, sur les gens et sur les
choses, des vues insonnées, susceptibles de
rectifier bien des préjugés (auxquels personne
n'échappe, j'imagine) et de mieux diriger
une activité trop souvent aveugle. Entièrement
dans cette réunion de mercredi chez M.
Glaxson, on n'a touché qu'à des questions de
surface, et très-secondaires, ce me semble,
sans envisager le problème capital et fondamental.
Mais cela même suffit à montrer combien
peu ce problème est compris, et que le
gros de nos chefs de file ne paraît pas
s'apercevoir que c'en est fini des études
de droit, au point de vue scientifique et
l'on ne se décide pas à rompre la
routine ancienne et à constituer de
nouveaux cadres pour contenir tout un
ordre de recherches à peine entrevu
jusqu'ici. Sans doute, nous ne pouvions
pas dire cela: j'en ai parfaitement senti,

comme je sais bien que vous l'avez
sentie vous-même; on aurait haussé les
épaules et on ne nous aurait pas écoutés.
C'est bien là ce qui vaient discourager
si l'on devait jamais se décourager
quand on voit tenir une voie sûre
et nettement dirigée vers le vrai.
Il faut donc accommoder notre langage
à l'état d'esprit qui nous remonte.
Et puisque on nous amène sur le
terrain de ce que j'appelle les
questions formelles et superficielles, il
faut tâcher d'y piper, sans en avoir
l'air, l'éclaircie de ce que nous voulons,
je crois bien que cela nira pas tout seul, et
surtout que l'enthousiasme sera lent à
éclore. Mais il vaudrait mieux peut-être
ne pas aller trop vite et déterminer un
mouvement d'idées, modestes dans ses origines,
mais durable et susceptible de développement.
Dans ces sortes de choses, peu entraînantes en
soi, on n'arrive qu'en par la ténacité et
presque l'entêtement. Il me semble que pour

débatte, il s'agissait de poser quelques
questions précises et substantielles d'après
lesquelles on pût présenter l'opinion royale
sur ces intérêts d'un façon un peu plus
ample qu'il n'a été fait l'autre fois.

Je n'ai pas le temps de vous en
dire plus aujourd'hui. Et d'ailleurs,
je dois dire que j'ai peu réfléchi à tout
cela depuis quelque temps, étant pris par
d'autres soins, à cette rentrée de l'année
monnaie.

J'ai reçu hier seulement ma femme
et tous les miens en bonne santé; j'espère
que Madame La Belle a pu également vous
rejoindre avec vos enfants. Mais on m'a
dit que vos comptes installés tout le
mois à Neaon dès le mois de juillet cela
me donne l'espoir de vous revoir bientôt,
à moins que vous ne choisissiez le moment
de la Pentecôte auquel vous donnez votre
vous absentez, mais pour deux jours seulement.
Bonne nuit à Madame La Belle mes respects
respectueux avec la souvenir de ma femme.
Je suis à nouveau toute ma reconnaissance et
toute mon amitié
Le Comte



73

Monsieur R. Sabille,
Professeur à la Faculté de Droit,
10 bd rue du Pré-aux-Cleres,

Paris

